

qu'ils découvraient un nouveau continent, qu'ils n'y attachèrent aucune importance, si ce n'est celle de l'avantage qu'en retirait leur commerce ; c'est un fait qui est resté isolé et sans aucun résultat pour l'Europe. En 1492, l'Amérique était aussi inconnue des peuples éclairés de l'autre côté de l'Atlantique que si le Scandinaves ne l'eussent jamais découverte. Aucune route n'était tracée et celui qui eut le courage de ne pas tenir compte des préjugés de son temps et d'affronter les terreurs de la *Mer Ténébreuse* à la recherche de terres inconnues, ce fut l'immortel Colomb, et si l'Europe a si largement bénéficié de sa découverte, ah ! ne l'oublions pas, c'est à lui que nous sommes redevables de ces bienfaits.

Il est inutile de m'étendre longuement sur ces voyages pré-colombiens des Scandinaves en Amérique. J'ai publié à ce sujet, l'année dernière, un mémoire assez détaillé qui a été imprimé dans le VIII^e volume des Transactions de la Société Royale du Canada, et j'y renvoie le lecteur désireux de se renseigner davantage sur cette question. On lira aussi avec le plus vif intérêt le chapitre XVIII^e, Peuplement du Globe : Migrations en Amérique, dans l'ouvrage, *L'Espèce humaine*, que vient de publier M. de Quatrefages, une des plus grandes autorités scientifiques du siècle.

Alphonse Casanova

Québec, novembre 1891.

(La fin au prochain numéro)

A MA MUSE

Ecoute ce récit :

Du haut d'une montagne sombre et géante, dont les pics déchiraient les nues, s'élançaient, sur une pente rapide, à travers les rochers, les gouffres, les ravins et les bois, une dizaine de ruisselets coulant dans différentes directions.

Ils fertilisaient la plaine, étanchaient sa soif, murmuraient des chansonnettes, puis soudain, prenaient des airs graves de ruisseaux monotones, pour disparaître dans l'océan.

L'un d'eux, fatigué de ce rôle modeste, ou ne se rendant pas compte du bien qu'il faisait, de la gaieté qu'il apportait, se dit un jour :

" Mon humble existence est tout à fait inutile ici-bas. Assez de rivières, de ruisseaux, de ruisselets roulent leurs eaux dans les environs, pour me dispenser de ma tâche. Disparaissions donc et reprenons-nous en nous mêmes."

Le pauvre, inconscient de son œuvre, cessa de parcourir la route accoutumée et sa source tarit ! A quelques temps de là, les terres qu'il arrosait devinrent brûlantes et infécondes ; les plantes se desséchèrent et périrent.

Ses rives si gracieusement fleuries, autrefois, prirent des aspects sinistres de lieux arides et désolés.

Les oiseaux s'enfuirent, la désolation prit leur place.

* *

De ce récit, il ressort que le Créateur n'a rien fait d'inutile. A la matière comme à l'esprit il donne une tâche qui doit être remplie.

Or, il a voulu, ma muse, dans son infinie bonté, que tu fusses poète, tu n'as pas le droit de demeurer si économe. Tu dois, pour ta part, contribuer à la formation de la littérature nationale ; tu dois contribuer au réveil littéraire qui se fait.

Ne brise pas ton luth ne tiens pas ses cordes inactives, laisse errer ton imagination, compagne inséparable de ton âme, et chante tes pensées.

E. Massicotte

SŒUR THÉRÈSE DE JÉSUS



Sœur Thérèse de Jésus, fondatrice de l'asile catholique pour les aliénés, à la Longue-Pointe. Décédée le 22 novembre 1891.

De cette belle figure de femme évangélique qui vient de disparaître dans la tombe, il n'y a qu'une chose à dire, c'est qu'elle restera ineffaçable dans les souvenirs de tout bon Canadien Français, à l'instar de la mémoire de nos grands hommes. Car nous ne sommes pas oublieux des enfants illustres de notre nationalité qui ne sont plus ; et parmi ceux-là, au premier rang, comptera Sœur Thérèse. Ses compatriotes qui l'admiraient à l'œuvre sauront se rappeler longtemps, se rappeler toujours les services éminents qu'elle leur a rendus dans sa mission humanitaire, si saintement comprise, si vaillamment remplie.

La révérende Sœur Thérèse de Jésus, née Cléopha Têtu, vit le jour à Saint-Hyacinthe, le 3 décembre 1824. Son père était M. Jean François Têtu, notaire, et sa mère Dame Cécile Chabot. Elle reçut son éducation au couvent des Sœurs de la Providence où, à l'âge de vingt ans, elle entra au noviciat. En 1857, on l'envoyait au Chili, où elle fonda un asile pour les enfants abandonnés de Valparaíso. Elle revint au Canada en 1863 et fut nommée supérieure de l'ordre, à Burlington, Vermont.

En 1866, on la rappela de nouveau à Montréal, cette fois pour occuper la position de trésorière générale de l'ordre de la Providence. C'est pendant qu'elle occupait cette position qu'elle fonda l'asile de Saint-Jean de Dieu dont elle a été la Supérieure jusqu'au moment de sa mort.

La fondation de l'asile semble avoir été le but unique de sa vie. Par deux fois elle a entrepris des voyages, le premier dans la province d'Ontario et le second aux États-Unis, afin d'étudier le système établi en divers endroits. En 1889, la révérende Sœur Thérèse a visité la France, l'Angleterre, l'Ecosse, la Belgique et l'Italie, toujours dans le but de découvrir quelque chose de nouveau, au sujet du traitement des aliénés. Ce dernier voyage a été pour beaucoup la raison du changement opéré dans les plans des bâtiments du nouvel asile.

Sœur Thérèse était une femme possédant des qualités administratives que l'on rencontre rarement chez une personne de son sexe. Elle jouissait surtout d'une mémoire remarquable. Ceux qui, à sa suite, ont visité l'établissement qu'elle dirigeait se souviennent qu'elle connaissait chaque patient par son nom, et ils ont été témoins du culte dont elle était l'objet de la part des malheureux auxquels elle adressait toujours quelques douces paroles de consolation.

Nous avons pour nos fautes des indulgences d'auteur.—G. DROZ.

M. DENIS RUTHBAN

HOMME DE LETTRES

M. Ruthban—on le connaît au MONDE ILLUSTRÉ—écrit dans le *Glaneur*, de Lévis, un bon article sur un sujet intéressant. Qui le croirait ? au cours de ces remarques, il trouve le tour, ce spirituel Denis, de *chauffer*, oh ! légèrement, Jean Rit, Jean Pleure, M.M. E.-Z. Massicotte et René LeMay, parce que ces messieurs ont écrit, dans un instant de fantaisie joyeuse, qui des portraiture "comiques et rapides," qui des riens du tout rimés. A nos pastels humoristiques, il aurait préféré l'austère et grave critique, celle qui blesse et décourage parfois. Pourtant, ce que nous disions en riant ne laisse pas que d'être la vérité pure, chaste et une, comme dit le philosophe. En badinant on en dit long. Le rire est éloquent !

Nous avons crayonné (j'allais dire plumé !) les jeunes littérateurs. Nous voulions lancer leur barque sous le vent de la popularité. Nous avions décidé, pour l'instant, de ne pas toucher à leurs œuvres, elles sont si peu solides encore ! Il nous plaisait, tout simplement, de les présenter à nos lecteurs tels qu'ils ont poussé et fleuri dans le vaste champ du monde.

M. Ruthban ne veut pas ça. Nous aurions dû leur servir de suite un superbe éreintement, railler leurs essais, et contrairement au renard de la fable, rire de leur *plumage* ? Il aurait été sage de leur dire, à brûle-pourpoint, que leurs vers étaient mauvais, leurs rimes pauvres et la césure problématique.... C'eût été raide d'agir ainsi. Et puis, que diable ! mon cher maître, pour relever des fautes, il faut en trouver, et c'est en vain que j'en ai cherché sous votre plume agile et distinguée !

Ruthban, vous me félicitez d'être rentré dans la vie de l'étude, après n'avoir crayonné que vous et rayonné qu'un jour ! Pas exactement dans les mêmes termes, mais c'est le sens. Vous ajoutez finement qu'après ce dessin que j'ai fait de vous, j'ai considéré qu'il me serait plus profitable de me livrer à l'étude de mon art. Mon cher Ruthban, vous n'y êtes pas, ce n'est pas là la raison qui m'a engagé à vous laisser seul, pauvre victime, à l'entrée de la longue et déserte galerie ouverte aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ.

Philostrate a fait remarquer que pour dessiner le portrait d'un nègre, il n'est pas nécessaire d'avoir un crayon noir. En effet, avec un crayon blanc on peut faire ce portrait, et son nez aplati, ses cheveux crépus, ses joues saillantes, ses lèvres épaisses se noirciront suffisamment à nos yeux. C'est blanc, mais on reconnaît le nègre ! J'ai pu mal faire les grands traits de votre portrait, j'ai peut-être négligé un peu de clair-obscur, d'ombre... que sais-je ?... trop de lumière rend trop uniforme... mais, n'importe, malgré tout, on a reconnu mon... poète !

Et j'aurais eu le front de continuer ces dessins, si une jolie confidente n'avait échappé mon secret. Dès lors, il m'était impossible de publier de nouvelles esquisses. J'en avais dans mes cartons qui m'auraient attiré des misères—on est si susceptible !

Confiez-vous aux jeunes filles à présent....

JEAN PLEURE.

LES IDÉES DE MA VIEILLE TANTE

Moyen de traiter les mèches de lampe.—J'ai remarqué, dit ma vieille tante, que souvent les mèches de vos lampes à huile charbonnent ou ne donnent pas la lumière désirée ; voici un moyen excellent pour y remédier :

Plongez votre mèche dans une solution saturée de sel de cuisine fondu dans de l'eau filtrée ; puis, faites-la bien sécher. Elle donnera alors une flamme brillante et sans fumée.

Prenez ensuite une solution saline semblable et mélangez la avec quantité égale d'huile ; agitez et mêlez bien ensemble, puis laissez reposer. Toute l'huile ayant remonté dessus, décantez la avec soin et servez-vous de la mèche.